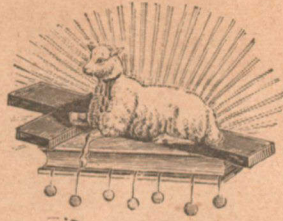


Mrs. L. J. Berube



La Voix du Précieux Sang

REVUE PIEUSE

PATRONNÉE PAR

Sa Grandeur Mgr de St-Hyacinthe,

— ET —

PUBLIEE CHAQUE MOIS

Par les Sœurs Adoratrices du
Précieux Sang

ST-HYACINTHE, QUE.,
Canada.

Abonnement : \$1.00 par an



APPROBATION DE L'ORDINAIRE.

Nous félicitons Nos Chères Filles, les Sœurs Adoratrices du Précieux Sang, de la belle œuvre qu'elles entreprennent, et Nous ne pouvons qu'encourager Notre Clergé et les fidèles de Notre diocèse à les seconder efficacement dans la sainte croisade qu'elles entreprennent pour la plus grande gloire du Sang de Jésus et le plus grand bien des âmes.

(Signé) †L.-Z. Ev. de St Hyacinthe.

EVECHÉ DE ST-HYACINTHE, 16 Février 1894.

(Fête de la Lance et des Clous de Notre Seigneur.)

LA VOIX

— DU —

PRÉCIEUX SANG

Ce n'est point par des choses corruptibles, comme l'or et l'argent, que vous avez été rachetés,.....mais par le Précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ.

1 PET. I. 18.19

1ère ANNÉE. ST-HYACINTHE, QUEB., MAI 1894. No 2.

A MES CHÈRES FILLES, LES RELIGIEUSES DU PRÉCIEUX SANG,
DE ST-HYACINTHE.

MES CHÈRE FILLES,

Je viens vous dire la pleine satisfaction que j'ai éprouvée en lisant le premier numéro de votre pieuse publication *La Voix du Précieux-Sang*.

Ainsi qu'on doit l'attendre d'une semblable revue, elle est sérieuse et grave; elle instruit et édifie; elle intéresse les cœurs catholiques par le récit des évènements religieux qui surgissent dans le monde chrétien.

La Voix du Précieux Sang ne peut, du reste, avoir d'autre mission que celle de faire connaître le prix et l'efficacité du Sang rédempteur; de faire aimer et glorifier notre sainte religion; de stimuler les âmes à la pratique du bien, et de ramener les malheureux esclaves du péché dans la voie du salut.

Tels seront, il faut l'espérer de la bonté divine, les heureux fruits de l'œuvre que vous n'avez entreprise que pour l'extension de la dévotion qui vous tient tant au cœur et que vous savez, par une expérience de tous les jours, opérer d'innombrables merveilles.

Que le Seigneur daigne bénir votre pieux labeur, et inonder votre communauté de ses faveurs les plus précieuses!

Signé : L.-Z. Ev. de St Hyacinthe.

14 Avril, 1894.

HISTOIRE DU PRÉCIEUX-SANG ou LA DEVOTION AU PRÉCIEUX SANG DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

est de tous les temps et durera éternellement

Le Sang Figuratif

Vous présenterez, en oblation, la chair et le sang sur l'autel du Seigneur, votre Dieu ; vous répandrez le sang des hosties autour de l'autel.

Deut. XII. 27.

(Suite)

Ailleurs, il dit : " Gardez-vous de manger du sang des animaux . . . mais répandez ce sang sur la terre comme de l'eau, afin que vous soyez heureux, vous et vos enfants après vous . . . " (1).

" Dans ce précepte de ne pas manger le sang, dit Monseigneur Malou, évêque de Bruges, mais de s'en abstenir comme d'une chose sacrée que l'on profanerait en le consommant, qui ne voit une prédiction du respect et de la vénération dont Dieu veut qu'on honore le Sang de son Fils ? "

Ce Sang doit être si précieux aux âmes, dont il lavera les souillures : il est si précieux à Dieu, dont il réparera la gloire outragée, que pas une goutte du sang figuratif ne passe inaperçu dans les préceptes de la loi : " S'il rejaillit du sang de l'hostie sur un vêtement, dit le Seigneur à Moïse, il sera lavé dans le lieu saint. " (2)

Dieu pouvait-il nous enseigner et nous prescrire le respect que nous devons au Sang rédempteur d'une manière plus énergique et plus saisissante ?

2. LES PROPHÉTIES. C'est aux prophètes surtout qu'il a été donné de voir, dans ces figures sanglantes, la sanglante réalité du Calvaire : dans ces victimes immolées sous le couteau du sacrifice, l'auguste victime épuisée de Sang et de souffrances, écoulant, en quelque sorte, son âme dans un dernier flot de Sang : *Animam . . . in sanguine est.*

(1) Lévi, VI, 27.

(2) Gen. IX, 3, 4.

En effet, Isaïe, le prophète du Christ souffrant, n'entrevoit-il pas le Sang de la rédemption quand il nous montre l'Homme de douleurs " blessé . . . meurtri . . . déchiré " ?— " Nous l'avons vu, s'écrie-t-il, . . . et il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleurs, qui sait ce que c'est que de souffrir. Son visage était comme caché sous le Sang de sa tête couronnée d'épines . . . et nous ne l'avons point reconnu . . . Il a été percé de plaies pour nos iniquités : il a été brisé pour nos crimes : . . . il a été mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger, . . . et il est mort au milieu des douleurs. " (1)

N'est-ce point encore la même vision sanglante qui se présente à l'œil du prophète quand il est amené à ce sublime langage : " Quel est celui qui vient d'Edom et de Bosra avec sa robe teinte de rouge ?—C'est moi, répond le Christ, moi dont la parole est la parole de justice, qui viens pour défendre et pour sauver.—Pourquoi donc votre robe est-elle toute rouge, reprend Isaïe, et pourquoi vos vêtements sont-ils comme les habits de ceux qui foulent le vin dans le pressoir ?—C'est que j'ai été seul à fouler le vin sans qu'aucun homme d'entre tous les peuples fût avec moi. " (2)

Oh ! non, ce n'est point le brillant de l'écarlate, ce n'est point l'éclat de la pourpre qui a frappé l'œil du voyant, en cette circonstance émouvante : c'est la chair écorchée du Christ flagellé, sa chair labourée de plaies, sa chair couverte de sang !

Non seulement Isaïe a contemplé l'Homme de douleurs répandant son sang pour l'expiation de nos péchés, mais il a encore reçu des lumières spéciales sur la toute puissante efficacité de ce Sang.

" Voici, dit-il, ce qu'annonce le Seigneur : . . . je répandrai les eaux sur les altérés, les fleuves sur les arides, . . . et ils germeront comme les saules plantés sur le courant des

(1) Isaïe, LIII, 2, 3, 4, 5, 7, 8.

(2) Isaïe, LXIII, 1, 2, 3.

eaux (1)... et ils n'auront plus ni faim ni soif " (2). Saisi d'admiration à la vue des grands biens dont le Sang divin sera la source, le prophète s'écrie, toujours dans le même symbolique langage : " O vous qui avez soif, venez aux eaux ! 3

Mais quelles sont ces eaux, ô prophète ? Lui-même va nous en déterminer la nature, en nous en indiquant la source : " Vous puiserez avec joie des eaux *pures* aux fontaines du Sauveur. (3)

A ces " altérées, " à ces " arides " qui, pendant quatre mille ans, vont conjurer les cieux de verser leur rosée et les nues de pleuvoir le juste, le prophète ne saurait prédire, que l'onde régénératrice qui, jusqu'à la vie éternelle, aura pour mission de désaltérer et de féconder.

L'esprit du Seigneur a également transporté Zacharie sur le Calvaire lorsque, le mettant en présence du pasteur destiné à être méconnu, outragé des siens, il lui dicte ces paroles : " D'où viennent ces plaies au milieu de vos mains ? " (4) Prophète, vous le savez : " Jésus a été percé *de clous* dans la maison de ceux qui l'aimaient. " (5) Vous le savez encore, ces plaies sont la " fontaine " mystique et véritable " qui doit être pour la maison de David et les habitants de Jérusalem, la source où les pécheurs se purifieront de leurs souillures " (6) Le Sang qui coule de ces plaies n'est rien moins que " l'eau vive et intarissable qui sortira de Jérusalem, et dont une moitié se répandra vers l'Orient tandis que l'autre moitié purifiera l'Occident (7)."

Et cette *mer* profonde de laquelle, selon le prophète Michée, le Seigneur " jettera tous nos péchés pour les détruire " (8) et les pardonner, est-elle autre chose que la mer rouge du Sang de Jésus ?

-
- (1) Isaïe : XLIV. 3. 4.
 (2) " XLIX. 10.
 (3) " LV. 1.
 (4) " XII. 3.
 (5) Zach : XIII. 6.
 (6) " XIII. 6.
 (7) " XIII. 1.
 (8) " XIV. 8.

Ce même Sang divin n'a-t-il point été chanté par le prophète royal quand, parlant au nom du Christ, il s'écrie :
 " Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont tellement déchiré ma chair et épuisé mon Sang qu'ils ont compté tous mes os. (1)

V. S. J.

(A contin. r)

La glorieuse Vierge Marie notre bonne et tendre Mère

La Mère de Dieu ! A quelle sublime hauteur son trône est placé!

Cependant il ne se passe pas un jour sans que son cœur s'intéresse pour nous.

Mille fois et plus, elle a parlé de nous à Dieu et d'une voix si douce et si persuasive que le cœur de Jésus ne chercha pas même à lui résister.

Elle a été dans le secret de tout ce qui nous est arrivé d'heureux pendant la vie ; elle a notre prédestination à cœur plus que nous ne l'avons nous-même : elle se rappelle toujours cette seconde maternité qui date du Calvaire, et sait que, dans l'angoisse de ses douleurs, elle a payé pour nous un prix qui n'aurait pas d'égal sans le sacrifice de son Fils, notre frère et notre Dieu.

Oh ! quelle lumière s'épanouit sur notre vie toute entière, quand nous pensons que le même amour, l'amour sans nom, l'amour inépuisable dont le cœur de Marie brûla pour son divin Fils, elle le reporte à chaque instant sur nous, en vue de Jésus et par son commandement exprès ! Si, pendant notre exil sur la terre, nous sommes chers au ciel, c'est parce que nous sommes environnés de ses amoureuses splendeurs.

Les anges nous envient un amour qui, pour eux, ne peut être, comme il l'est pour nous, identique en nature avec celui que la Mère Immaculée portait à son adorable Fils.

FABER.

(1) Mich : VII. 19.

(2) Ps. XXI 18.

* * *

Vierge sainte, au milieu de vos jours glorieux, n'oubliez pas les tristesses de la terre.

Jetez un regard de bonté sur ceux qui sont dans la souffrance, qui luttent contre les difficultés et qui ne cessent de tremper leurs lèvres aux amertumes de cette vie.

Ayez pitié de ceux qui s'aimaient et qui ont été séparés.

Ayez pitié de l'isolement du cœur.

Ayez pitié de la faiblesse de notre foi.

Ayez pitié des objets de notre tendresse.

Donnez à tous l'espérance et la paix.

(HENRI PERREYVE).

L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX

(FÊTE : 3 MAI)

Un intérêt immense, et l'on peut dire un intérêt grandissant, s'attache aux reliques de la Passion. Plus les siècles passent, plus le temps creuse l'abîme qui nous sépare des jours de la Rédemption, plus nous éprouvons le besoin de voir et de toucher les objets qui viennent jusqu'à nous, sanctifiés alors et honorés depuis lors. On dirait qu'ils nous rapprochent un peu des origines saintes dont le temps nous éloigne; et plus l'œuvre de celui-ci grandit, plus l'œuvre de ceux-là devient précieuse et nécessaire. On dirait une œuvre de réparation. Nous sommes ainsi faits que nous avons besoin d'objets sensibles: et plus la chose dont il s'agit est spirituelle dans son essence et lointaine dans son histoire, plus le besoin de voir et de toucher les objets qui la rappellent est vif et profond chez nous.

Le récit de l'invention de la sainte croix est connu. Il est essentiellement historique. Eusèbe, saint Cyrille, saint Ambroise, Théophane, Rufin, Paulin, Nicéphore, Callixte etc. sont là pour lui donner tous les caractères de l'authenticité la plus indiscutable.

Mais ce qui est fort ignoré et fort intéressant, ce sont les détails qui nous sont fournis par l'érudition sur la croix elle-même, sa forme, sa nature, et sur les autres instruments de la Passion.

Luther et Calvin se sont beaucoup moqués du trop grand nombre de parcelles détachées de la vraie croix. Cinquante hommes, dit celui-ci, ne porteraient pas le bois qu'on nous fait prendre pour le bois de la vraie croix. De tous ces morceaux de bois réunis, dit celui-là, on ferait la charpente d'un immense bâtiment.

Or un tableau a été fait de toutes les parcelles de la vraie croix dispersées dans le monde.

Ces parcelles sont généralement presque imperceptibles. Leur nombre et leur volume ont été déterminés. Le total des reliques connues donne environ cinq millions de millimètres. Les reliques inconnues, celles qui se trouvent dans de petites églises et chez beaucoup de particuliers, sont sans doute plus nombreuses, mais elles sont aussi beaucoup plus imperceptibles. Pour les évaluer approximativement, on a triplé le chiffre qui était fourni par les reliques connues. On avait cinq millions, on a porté le chiffre approximatif à quinze millions.

Mais voici où la recherche prend un intérêt historique très curieux. D'après de nombreuses données, très authentiques et très précises, puisées aux sources et vérifiées par l'examen, la croix de Jésus-Christ dont l'énormité est mesurée et attestée par la grosseur de quelques-uns de ses fragments, la croix de Jésus-Christ, devait avoir environ cent soixante dix-huit millions de millimètres cubes.

Donc les quinze millions de millimètres, auxquels on peut évaluer à peu près la somme des reliques existantes, ne feraient pas la dixième partie de la croix totale.

D'après une tradition très ancienne, rapportée par Fritser, le montant de la croix avait près de cinq mètres de hauteur et la traverse près de trois mètres.

D'après des calculs très ingénieux, appuyés sur de judicieuses considérations, le poids de la croix devait être d'environ quatre-vingt-dix kilogrammes.

D'après une tradition rappelée par la table qui se trouve dans le cloître de saint Jean de Latran, Jésus-Christ était d'une très haute stature.

ERNEST HELLO.

L'AGONIE

Sur l'invitation du Maître, tandis que les autres restaient dans le jardin, Pierre, Jacques et Jean avaient suivi Jésus. Le plus étrangement lugubre, le plus poignant des spectacles allait se dérouler à leurs regards atterrés.

Un accablement inexplicable semble tout à coup s'effondrer sur la tête du Sauveur. Il est saisi " par l'horreur d'une vision nocturne, " à cette heure où le sommeil s'empare des autres hommes : une crainte l'assiège, un tremblement fait frissonner ses os. Un souffle passe sur sa tête, et toute sa chair se hérissé. Son front se contracte, ses yeux, grands ouverts, semblent scruter les ténèbres avec la fixité de la peur. Un mouvement d'insurmontable dégoût bouleverse sa physiologie si expressive. D'une voix plaintive, d'un accent qui pleure, ils l'entendent gémir : " Je suis triste, j'ai la mort dans l'âme. " Jamais ils n'avaient vu cela : ils l'avaient vu cependant pleurer, frémir, soupirer, jamais " mourir de tristesse, " Ils veulent le soutenir, lui parler. Jésus les arrête, les repousse, comme on repousse dans les cauchemars de la fièvre la main de ses amis.

Il s'avance encore un peu.

Il est seul.....

Une heure avait sonné dans les éternels décrets de la justice divine.

Et " le coup de sifflet " prédit par le prophète avait retenti à travers tous les espaces et tous les temps. Un mystérieux signal s'était élevé au-dessus du jardin fatal, comme un appel aux nations les plus lointaines. Et, du levant au couchant, du nord au midi, poussée par les quatre vents de la colère, une immense tempête de crimes montait.

Et c'était d'infâmes nuages, chargés de foudre, qui s'amassaient dans un tohu-bohu immonde et furieux, venus du passé, du présent, de l'avenir, exhalés des tombes où la mort pourrissait en attendant la grande heure, et des consciences, sépulcres vivants où grouillent les vers qui ne meurent pas.

L'humanité verra un jour, en séchant de frayeur, le chaos terrible dans lequel s'écrouleront les mondes. Elle verra les astres affolés se précipiter de l'orient à l'occident et se heurter dans un formidable désordre. Jésus voyait plus affreux que cela. Ce n'était pas la conflagration universelle des étoiles : c'était la conflagration des crimes de tout l'univers. Et cette épouvantable tempête allait fondre sur lui.

On n'était pas encore à l'heure du jugement dernier, mais déjà un premier jugement du monde se préparait et toutes les abominations humaines allaient essayer un premier rendez-vous,—chose étrange et fatale !—dans cette vallée même de Josaphat.

Et tous les crimes répondaient à l'appel..... toutes les boues..... toutes les violences, toutes les rapines, tous les mensonges, tous les parjures, toutes les prostitutions de la race dont il se faisait le bouc émissaire et maudit. Tout ce qui peut être produit par la conscience dépravée des enfants d'Adam, insurgés contre tout amour et toute loi, tout ce qui peut exister d'odieux, de sordide, de venimeux, de nauséabond, d'obscène, de hideux ; tout ce que la chair exhale, tout ce que l'enfer vomit, tout cela s'était levé, et s'avancait des extrémités au temps et de l'espace dans une incommensurable concentration.

" Le Seigneur allait mettre en lui seul les iniquités de nous tous ".

Et là-bas, sous la menace de l'épouvantable effondrement, ne sachant où s'abriter, le Sauveur, humble et petit, palpait.

Tandis que l'ignoble déluge devenait de plus en plus imminent, d'atroces révoltes se soulevaient contre tout ce mal, dans son âme sainte, dans son sang béni, dans sa chair virginale. La peur s'emparait de son être, étreignait son esprit. Lui être englouti dans toute cette fange ! Lui qui disait, en se redressant d'une si divine façon : qui de vous me convaincra de péché ? Lui qui avait manié, d'une aussi superbe main, le fouet des vendeurs du temple ! Lui qui avait dit aux juifs, le front coloré d'une si noble rougeur : Vous me déshonorez ! Il lui fallait donc accepter, pour son héritage et son compte, les immondices de tout l'univers !

Un sentiment analogue à celui que nous appelons, pour les faibles âmes humaines, l'affolement, saisit la grande âme du Christ. Les apôtres, qui le regardaient atterrés, le virent " tourmenté par un mystérieux aiguillon " aller, venir, changer de place, dans l'effarement d'un péril invisible qui planait. Chaque évangile a marqué un trait distinct de cette agitation fiévreuse : il fait quelques pas..... il se met à genoux..... il marche encore un peu.... Il tombe la face contre terre.... enfin, par un brusque mouvement, il s'arrache à la compagnie des trois disciples..... La grotte est là, noire, sous la lumière crue de la pleine lune, et béante comme un tombeau..... L'Homme-Dieu s'y précipite éperdu. Jamais les damnés ne retrouveront la clameur déchirant : de son âme, lorsqu'en face des épouvantements éternels ils crieront " Montagnes, couvrez-nous ! Collines, écrasez-nous !... Comment échapper, ô Dieu, à ta fureur, et comment fuir, ô justice, ta face ! " Jamais aucun accent d'horreur n'exprimera l'horreur suprême du Fils de l'Immaculée, condamné à l'épouvantable envahissement de toutes les ignominies humaines.....

Les apôtres ne voyaient plus l'agonisant. A peine pouvaient-ils percevoir quelques sourds gémissements sortis du fond de l'ancre. La fatigue, les émotions déjà subies pesaient sur eux..... ils s'endormirent.

Il est difficile d'admettre, même après le témoignage de Bossuet, que la mort fut capable, toute seule, de causer un tel émoi à Jésus.

Celui qui devait, en croix, courber la tête comme un agneau sous le coup de la grande ennemie, et rendre si amoureux son âme à son Père, ne craignait pas la perspective de la mort. Mais il ne pouvait se résigner à accepter, sans hésitation, la responsabilité de tous les péchés du monde, auxquels cependant il devait s'identifier avant de mourir.

Un temps matériel très appréciable s'écoula avant qu'il pût dompter le divin instinct d'horreur et se soumettre. Tout le drame de l'agonie est dans cette lutte désespérée.

Le sentiment humain, qui fait la peur plus grande dans la solitude, poussa Jésus hors de cette grotte, où le péché se préparait à le saisir et le rapprocha des siens. Il sortit, le visage défait, la démarche lourde. Il vint, lui, le Consolateur de tous et le soutien du monde, chercher un peu de courage vers ses apôtres.

HENRI BOLO.

(A continuer.)

PENSÉES

« Pour l'homme du monde, la vie n'est qu'un espace à franchir le plus lentement possible, par le chemin le plus doux, mais le chrétien ne le considère point ainsi.

LACORDAIRE.

« Mourir, c'est quitter la terre, et non rester enfoui à quelques pieds sous le sol : c'est naître avec vigueur à une nouvelle vie et non se reposer sur un lit d'argile des fatigues de celle-ci.

L'amour humain n'est qu'illusion et tromperie, il s'use vite et laisse au cœur un froid mortel.

FABER.

Le Dieu des chrétiens est un Dieu d'amour et de consolation ; c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur qu'il possède. . . qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien; que tout son repos est en lui, qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer.

Je tends les bras vers mon Libérateur qui, ayant été prédit durant quatre mille ans, est venu souffrir et mourir pour moi sur la terre, dans le temps et dans les circonstances qui en ont été prédites, et par sa grâce j'attends la mort en paix, dans l'espérance de lui être éternellement uni, et je vis cependant avec joie, soit dans les biens qu'il lui plaît de me donner, soit dans les maux qu'il m'envoie pour mon bien et qu'il m'a appris à souffrir par son exemple.

PASCAL.

“ Plus je considère les hommes, moins je les trouve excusables de s'arrêter sur ce qui n'a ni consistance, ni durée.

RANCÉ.

Les vanités nous auraient trop aisément enivrés, si la mort ne se fût toujours présentée en face: si de quelque côté qu'on pût tourner, on ne voyait toujours devant soi le dernier moment, à l'arrivée duquel tout le reste de notre vie est vaincu d'illusion et d'erreur.

BOSSUET.

Un petit Ange aux pieds de Marie

A l'occasion de la dévotion du mois consacré à la T. S. Vierge, il est d'usage, à Rome, que le prédicateur distribue aux personnes qui ont assisté aux pieux exercices de ce beau mois un petit souvenir : *Ricordo del mese di Maggio*. C'est ordinairement un opuscule qui leur rappelle quelque trait édifiant, quelque notice ayant rapport à la dévotion de l'Eglise envers la Mère du Sauveur. L'an dernier, le R. P. Ballerini, prédicateur du mois de Marie dans une des églises de Rome, a offert à ses auditeurs une courte brochure qui racontait naïvement, en quelque pages charmantes, la vie merveilleuse d'une jeune enfant aussi pieuse que précoce, d'un petit ange enlevé à ses parents à l'âge de quatre ans. Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en leur présentant la traduction de cet opuscule italien intitulé : *Un angioletto appié di Maria*. Puisse-t-il inspirer aux enfants de Marie une tendre dévotion et un profond amour envers leur bonne Mère, la puissante Reine des Cieux, la Vierge Immaculée !

I. C'est à Trévisé, le 5 août de l'an 1880, que cette fortunée enfant vit le jour ; ses parents s'appelaient Antoine Miani et Clémentine Marsoni ; au saint baptême, qui lui fut conféré ce même jour, elle reçut les noms de Marie, Thérèse, et celui de sa mère, Clémentine. Dès le berceau, elle apparut si gracieuse, si vive et si forte, elle montrait par tant d'indices un usage anticipé de la raison, qu'elle faisait l'étonnement de tous ceux qui l'observaient. Bien avant le temps ordinaire, même chez les enfants doués d'un discernement fort précoce, elle commença à balbutier et à exprimer, de la voix et du geste, ce qu'elle sentait, et semblait en quelque manière comprendre. Cela se vérifiait surtout pour tout ce qui touche à la religion et à la piété.

Elle n'avait pas encore huit mois accomplis, que déjà elle donnait des signes d'une tendre affection pour la sainte Vierge ; elle fixait sans cesse les yeux sur son image et lui souriait avec ses beaux yeux brillants. Une de ces images se

trouvait suspendue à son berceau : souvent, de son propre mouvement, elle s'efforçait de se rapprocher de cette image, afin de la couvrir de caresses et de baisers. On eût dit que le portrait de la Mère du bel amour était un aimant mystérieux qui attirait le cœur de cette petite et innocente créature.

Devenue un peu plus grande, elle multiplia les manifestations de sa tendresse quasi instinctive envers la Mère de Dieu. Fréquemment pendant le jour, elle courait vers une petite statue de Marie, elle s'arrêtait devant cette statue, et, ne pouvant l'atteindre, elle lui envoyait des baisers avec ses petites mains : plus souvent encore, elle s'agenouillait à ses pieds, dans l'attitude de la prière : elle s'épanchait alors en paroles d'amour qui débordaient de son cœur et s'efforçait de discuter avec la sainte Vierge, comme si celle-ci eût été sa propre maman. Allait-elle en promenade, elle faisait ses délices de cueillir des fleurs, d'en former de petits bouquets qu'à peine rentrée à la maison elle offrait avec amour à la Madone. Elle agissait de même chaque fois qu'elle recevait en don des fleurs, dont elle était, dans un âge si tendre, extrêmement avide. Elle les acceptait de bon gré, non pour elle, mais pour Marie, aux pieds de laquelle elles les déposait dans une petite coupe. C'était son plaisir de les entretenir et d'empêcher qu'elles ne se fanassent. Dans ces fleurs fraîches et riantes elle paraissait vouloir symboliser toutes les vertus de son âme.

À l'âge de trois ans, elle portait à la céleste Reine de son cœur tout ce qu'on lui mettait dans les mains de beau et de bon : fruits, friandises, jouets, en un mot, tout ce qu'on lui présentait : elle ne voulait rien retenir pour elle-même. L'engageait-on à reprendre, après un peu de temps, son cadeau : " Non, non, ajoutait-elle, je l'ai donné à la Madone : c'est son bien. " Cette générosité, de tout point admirable dans une si petite fillette, éblouait et touchait au delà de toute expression la famille et les amis.

(A continuer.)

LE PURGATOIRE

Entrons dans cet atelier suprême de l'amour infini, là où se donnent les derniers coups de ciseau, où s'achève la divine ressemblance. Voyons ce qu'y deviennent les âmes.

Elles sont saintes, aimées de Dieu, l'aiment par-dessus toutes choses, certaines de n'être jamais séparées de lui pendant l'éternité. Il est donc impossible qu'il n'y ait pas en elles un fond intense de joie, une espérance radieuse.

D'autre part, elles sont brusquement arrêtées dans leur élan vers Dieu ; et, au moment où elles croyaient l'atteindre, repoussées et éloignées de lui. Elles se sentent couvertes de taches qui lui déplaisent, indignes de paraître en sa présence. Comment ne seraient-elles pas plongées dans la douleur ?

Et comme ces âmes sont d'une sensibilité exquise, d'un amour pour Dieu qui surpasse tous les amours, on entrevoit que cette joie et cette souffrance, cette félicité et cette douleur doivent être en elles, la première à son degré suprême, la seconde à son état aigu.

Écoutons le grand docteur du purgatoire, sainte Catherine de Gênes, un esprit de séraphin dans un cœur de femme. " Je ne crois pas dit-elle, qu'après la félicité des saints du paradis, il puisse exister une joie comparable à celle des âmes du purgatoire. Une incessante communication avec Dieu rend de jour en jour leur joie plus vive : et cette communication avec Dieu devient de plus en plus intense, à mesure qu'elle consume dans ces âmes l'obstacle qui s'y trouve ; et comme le feu du purgatoire va sans cesse détruisant et anéantissant cet obstacle, l'âme s'ouvre de plus en plus à une sorte de joie extatique.

" D'autre part, cependant, elles endurent une douleur si extrême qu'il n'est point de langue humaine qui puisse la raconter : qu'il n'est pas même d'entendement qui puisse comprendre ce qu'est la plus petite étincelle du feu qui les dévore. Dieu a daigné par sa grâce me faire sentir une de ces étin-

celles. La vue que Dieu m'en donna alors n'est jamais sortie de mon esprit, mais je n'ai pas de termes pour l'exprimer.

Voilà une première vue du purgatoire, à laquelle applaudit la raison elle-même. Ainsi il y a un lieu où l'on jouit du bonheur absolu, sans mélange d'aucune peine ; et il y a un lieu où, hélas ! on endure la souffrance, sans mélange d'aucune joie. Et entre l'un et l'autre il y a un troisième lieu où la joie et la douleur, la félicité et la souffrance s'unissent d'une manière ineffable pour y achever ce travail de la perfection et de la beauté des âmes, commencé sur la terre dans les larmes et dans la joie. Mais il faut regarder tout cela de plus près.

* * *

Dans le purgatoire comme sur la terre, le grand ouvrier de la perfection des âmes, c'est la douleur. Là, dans le purgatoire, elle est inexprimable. Rien de ce qui peut la tempérer n'existe. Tout ce qui peut l'accroître est réuni. Le silence, la solitude, l'intensité de la pensée, l'absence de distraction, l'ardeur d'un amour inassouvi :

Voilà des âmes qui aiment Dieu du plus véhément de tous les amours, qui, depuis des années, soupirent après lui, et qui, au moment où elles croient le posséder, se sentent tout à coup arrêtées dans leur élan, rejetées, repoussées loin de Dieu. Quelle douleur ! qui sait, si pour la rendre plus aiguë et, par suite, plus courte, Dieu, au moment du jugement particulier, ne s'est pas montré à elles dans sa beauté radieuse, ineffable. Et c'est les yeux tout pleins de sa gloire, le cœur extasié à la vue de ses perfections adorables, qu'il leur a fallu s'en aller loin de lui, se plonger, toutes frémissantes, dans les ténèbres douloureuses du purgatoire !

Combien d'années faudra-t-il y passer, non pas dans la souffrance, ce n'est rien pour elles, elles en voudraient des torrents pour que ce fût plus tôt fini ; mais dans la séparation, loin de l'unique aimé !

On a vu, même sur cette triste terre, où les affections sont si peu profondes, des âmes qui s'aimaient ne pas pouvoir

supporter la séparation et en mourir de douleur, qu'est-ce donc là-haut ?

On peut dire que si Dieu, par un miracle de sa toute-puissance, ne soutenait les âmes du purgatoire, elles s'anéantiraient de douleur, loin de Celui qu'elles aiment si passionnément.

Encore, si elles ne se sentaient qu'éloignées de lui ; mais elles se sentent repoussées. Il les regarde avec colère. Sur cette adorable figure de Jésus-Christ qu'elles ont aperçue, au moment de leur sentence, si rayonnante de beauté qu'elle fait fondre d'amour tous les élus—Dieu, ose-t-on y penser ! elles ont aperçu de la tristesse, presque de la colère.

Quoi ! il y a en elles des ombres qui blessent la sainteté infinie, des laideurs qui font que le Bien-Aimé détourne la tête !

Ah ! vous n'avez pas besoin de menacer ces âmes du purgatoire ! Elles s'y précipitent d'elles-mêmes. Vous leur offririez le paradis qu'en l'état où elles se voient maintenant, elles n'en voudraient pas.

Attisez, attisez les flammes du purgatoire. Elles ne les trouveront ni assez vives, ni assez intenses pour consumer leurs péchés.

Comme le chimiste darde sur un métal, qu'il veut faire entrer en fusion, un rayon de feu qu'il a rendu le plus vif possible, peut-être que Dieu en fait autant pour chaque âme du purgatoire, sans parvenir à rassasier sa soif d'expiation. Elle ne sera heureuse que quand ce feu terrible aura fondu toutes les imperfections qui l'empêchent de se réunir à son Dieu.

(A suivre.)

MGR BOUGAUD.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

(Patronne des adorateurs du Précieux Sang.)

“ Dans le sang
vous trouverez le feu ”

SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

(Suite)

Elle naquit en 1347, le jour de Pâques fleuries, dans cette vieille et intéressante ville de Sienne que les poètes nous présentent “ assise sur les collines et baignée dans la lumière sereine. ”

Son père, Jaco no Benincasa exerçait le métier de teinturier en laines. C'était un homme intègre et d'une humeur fort douce.

Sa mère, Lapa Piagenti, fille d'un poète oublié, était une bonne et simple créature, fort entendue aux soins du ménage.

La fortune des deux époux était considérable pour leur condition. Ils eurent vingt-cinq enfants. Catherine, la plus jeune, fut aussi la plus aimée.

Autour de son berceau, passa la grande calamité du XIV^e siècle, la peste noire de 1348 qui emporta, à Sienne et dans la campagne voisine, quatre-vingt mille personnes.

L'enfant grandit dans une ville en deuil. Sitôt qu'elle put parler, sa mère eut bien de la peine à la garder à la maison : car, dit son vieux biographe, il suffisait de l'une de ses paroles pour bannir la tristesse et faire oublier tous les chagrins. Aussi ses parents et ses voisins l'avaient-ils surnommée Euphrosine, c'est-à-dire joie, allégresse.

A l'âge de six ans, comme elle revenait, un jour, de chez sa sœur Bonaventura, en compagnie de son frère Etienne, un peu plus âgé qu'elle, Notre-Seigneur lui apparut dans sa majesté, entouré des saints apôtres Pierre, Paul et Jean

L'innocente enfant ne fut pas renversée, aveuglée comme Saul l'avait été, mais ravie, en extase, elle contempla *Celui que les anges adorent et dont les cieux admirent la beauté.*

Le Sauveur attacha sur elle son divin regard, lui sourit tendrement et, étendant sa main droite, fit sur elle le signe de la croix.

Etienne marchait toujours, croyant que sa petite sœur le suivait. S'étant retourné, il l'aperçut, immobile au milieu des passants, les yeux au ciel.

Il l'appela de toutes ses forces : elle ne parut pas entendre. Le petit garçon revint sur ses pas et, fort étonné, lui saisit les mains et lui dit : Que fais-tu donc là ? Pourquoi restes-tu ici ?

L'enfant, comme réveillée d'un profond sommeil, le regarda et répondit : — Oh ! si tu avais vu ce que j'ai vu, jamais tu ne m'aurais arrachée d'ici.

Ses yeux cherchèrent de nouveau la glorieuse vision, mais elle s'était évanouie, au grand chagrin de Catherine qui pleura amèrement, se reprochant d'avoir baissé les yeux.

Rentrée chez elle, continue l'auteur des *Miracoli*, elle ne parla pas à ses parents de ce qu'elle avait vu : mais, à partir de ce jour, naquirent dans son âme une extrême vigilance sur elle-même, une grande délicatesse de conscience, une vive crainte du péché telles que les peuvent concevoir une enfant de cet âge. Toujours préoccupée des moyens de ne pas offenser Dieu, elle recherchait la solitude et se retirait de la vue de ses parents pour prier en secret.

L'éternelle Beauté, un instant entrevue, avait pour toujours ravi son cœur. L'amour, flamme ardente, éclairait et mûrissait son jeune esprit. Sans rien connaître du monde, ni de ses joies, elle brûlait d'y renoncer pour l'amour de *Celui dont la vue avait éteint dans son cœur l'attachement à cette vie*, et, dès l'âge de sept ans, elle s'engagea, par vœu, à n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ.

Cependant, à peine avait-elle douze ans que son père, sa mère et ses frères se préoccupèrent de la marier. On voulut l'obliger à se parer. Sa mère surtout la pressait sans cesse de donner plus de soin à sa toilette et à sa coiffure.

Voyant qu'elle n'obtenait rien, Lapa s'adressa à sa fille Bonaventura, mariée à Nicolas Tegliacci, et la chargea d'amener au moment Catherine à ses vœux.

Catherine avait une grande tendresse pour sa sœur aînée. Pour lui complaire, elle accepta les jolies robes, les ceintures élatantes, et consentit à s'occuper de sa chevelure qui était d'une beauté rare.

« Jean Pino, dans sa vie de sainte Catherine, dit qu'elle avait les cheveux d'un brun doré. Cette nuance particulière a toujours excité l'admiration, en Italie et Lapa eut pu se trouver pleinement satisfaite de la part que la nature avait faite à sa fille. Mais il existait alors une mode ridicule de teindre les cheveux au moyen de certaines eaux, et Lapa ne fut contente que lorsqu'elle eut soumis à cet indigne traitement la belle chevelure de sa fille.

Sa satisfaction fut courte. Catherine n'avait consenti à se parer que par tendresse pour sa sœur. Elle ne tarda pas à en éprouver un poignant regret. Toute sa vie, elle pleura cette légère faiblesse. Si légère qu'elle semble, cette faiblesse passagère avait pourtant produit dans le cœur de Catherine un refroidissement sensible. Mais la mort de Bonaventura la fit bientôt se donner à Dieu avec une ardeur plus grande.

Elle ressentit profondément ce coup imprévu et terrible. Pour la consoler de la perte d'une sœur si aimée, ses parents jugèrent qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de la marier au plus vite. Comme elle s'y refusait absolument, ils chargèrent un dominicain, ami et parent de la famille, d'user de son influence sur elle. Mais le religieux fut si touché de ses réponses qu'il lui dit : — Coupez vos cheveux entièrement afin de prouver à tous que votre résolution est sérieuse, inébranlable.

Catherine obéit aussitôt avec allégresse. S'armant d'une paire de ciseaux, elle fit tomber sa splendide chevelure aux reflets d'or et se couvrit la tête d'une coiffe. Les jeunes filles allaient toujours tête nue et Lapa ne tarda pas à demander la raison d'une telle singularité.

Ne voulant pas mentir et n'osant pas dire la vérité, Catherine balbutia une réponse inintelligible.

Sa mère, intriguée, arracha la coiffe et, à la vue de la tête rasée de sa fille, poussa des cris perçants.

Toute la famille accourut.

On accabla Catherine de reproches et d'injures. La servante fut immédiatement renvoyée et Catherine chargée, à sa place, de tous les travaux grossiers de la maison. On lui ôta même sa chambre afin qu'elle ne pût prier.

— Va, vilaine entêtée, lui disait souvent ses frères, tu ne l'emporteras pas sur nous. Tes cheveux repousseront et tu prendras un mari.

— Je n'entends être à charge à personne, répondait doucement la jeune fille, je suis prête à faire tout l'ouvrage de la famille et à vivre de pain et d'eau, pourvu seulement qu'on me laisse en paix.

Un songe vint encore augmenter son courage.

Il lui sembla qu'elle voyait défiler devant elle tous les fondateurs des grands ordres monastiques. Saint Dominique passa dans sa robe blanche. Il tenait à la main un lis qui brûlait. Catherine tendit les bras vers l'austère moine qui, souriant, courut à elle et lui jeta sur les épaules le manteau noir des tertiaires en l'assurant que, malgré tous les obstacles, elle serait sa fille.

Cette vision la consola et fortifia si bien qu'elle, jusque-là timide et silencieuse, réunit, le jour même, son père, sa mère et ses frères et leur déclara que, depuis longtemps, elle avait fait vœu de virginité et qu'il leur serait plus facile d'attendrir un rocher que de changer sa résolution. Si vous voulez me conserver comme servante dans votre maison, ajouta-t-elle je vous rendrai avec bonheur tous les services possibles, mais si vous voulez m'en chasser, sachez que je n'en serai pas ébranlée.

Ces paroles dites avec une douceur céleste allèrent au cœur de ses auditeurs. On n'y répondit d'abord que par des larmes et des sanglots. Enfin son père surmontant son émotion lui dit :

—Ma très chère enfant, votre fermeté et votre patience nous prouvent assez que votre résolution n'est pas le fruit d'un caprice, mais d'un ardent amour de Dieu. Soyez fidèle au vœu que vous avez fait : désormais, personne dans cette maison ne s'y opposera.

S'adressant alors à sa femme et à ses enfants, il ajouta :

—Qu'à partir de ce jour, personne n'ose gêner en rien la liberté de ma fille, car, en vérité, l'alliance qu'elle a choisie est plus honorable pour nous que celle que nous avions désirée.

LAURE CONAN.

(*A suivre.*)

L'IMAGIER DE NOTRE-DAME.

(LEGENDE)

(*Suite*)

Un des anciens moines du couvent, mort en odeur de sainteté, avait écrit ces mots dans un petit livre de méditations pieuses, qu'il avait appelé *l'Imitation de Jésus-Christ* :

“ Ne disputez pas des mérites des saints. Ces recherches produisent souvent des contestations inutiles : elles nourrissent l'orgueil et la vaine gloire d'où naissent la jalousie et les discussions, celui-ci préférant tel saint, celui-là tel autre. . . L'examen de pareilles questions, loin d'apporter aucun fruit, déplaît aux saints. ”

Les bons moines manquèrent à ce précepte, un soir qu'ils devisaient entre eux, sur la terrasse du couvent, après *l'Angelus*.

Il s'agissait de savoir sous quel vocable leur église serait placée ; et chacun proposait son sentiment et le soutenait avec ardeur.

Le prieur, homme de gouvernement et de tradition, parla le premier :

—Il sied que notre église soit placée sous le vocable de notre fondateur, saint Eustache. Autrement les fidèles croi-

raient qu'il y a peut-être un plus grand saint que l'illustre anachorète qui a institué notre ordre.

Le sous-prieur dit :

—Les saints les plus vénérables ne sont que de pâles reflets du Christ leur modèle. Si vous m'en croyez, nous consacrerons cette église à Notre-Seigneur Jésus, d'où le salut est venu aux hommes et d'où procède toute sainteté.

Le moine Alcime, âgé de plus de cent ans, si maigre et si tordu par les années, que sa robe blanche faisait des angles comme un linge qu'on aurait mis sécher sur un sarment noueux, prit la parole à son tour :

—Je propose Dieu le Père. On le néglige un peu. On l'oublierait tout à fait si l'usage n'était de réciter le *Pater*. Pourtant c'est lui qui a créé le monde. Pendant plus de quatre mille ans, les hommes n'ont point eu d'autre Dieu. A l'heure présente, beaucoup de peuples l'adorent, qui ne connaissent point son Fils.

Norbert s'était tu jusque-là. Pensif, il regardait pâlir les ors et les pourpres du couchant.

—Moi, dit-il, c'est à la Vierge Marie que je consacrerai ce temple. C'est parce qu'elle fut souverainement pure qu'elle mérita d'être la mère de Dieu.

Après une discussion assez vive, il fut décidé que le grand portail serait surmonté de la statue de saint Gengoul, patron du noble duc du pays. Un peu au-dessus on placerait la Vierge Marie, et, sur la pointe du pignon, Jésus crucifié.

Norbert fut chargé de sculpter les trois figures.

Il tailla sans beaucoup de zèle la figure de saint Gengoul. Ne sachant pas au juste quelle profession ce saint avait exercée de son vivant, Norbert en fit un chevalier afin de plaire au seigneur duc. Il le campa droit et raide dans une armure de fer, et joignit avec exactitude, sur sa poitrine, les doigts énormes de ses mains gantées : ce fut vite fait.

Puis il sculpta, dans un bloc de granit, un Jésus en croix, haut de quatre toises.

Quoique Norbert apportât à cette œuvre tous ses soins et toute sa piété, il songeait sans cesse à la Vierge Marie, dont il devait ensuite ciseler l'image ; et il réservait pour elle, sans le dire, tout l'effort de son art et de son amour.

Tout le temps qu'il travailla à la statue, il ne voulut pas la laisser voir, sous prétexte que les réflexions de ses frères le troubleraient et embrouilleraient ses idées. Et, seul avec son rêve, il cisela la Vierge Marie telle qu'il l'imaginait.

Longue et drapée de grands plis, la tête inclinée vers les hommes, l'Immaculée leur tendait ses deux mains ouvertes d'où coulent les pardons. A vrai dire, c'était à peine un corps : mais le visage était si beau, les yeux regardaient avec tant de tendresse, la bouche souriait avec une douceur si triste, le geste des mains faisait si bien grâce au monde entier, que la seule vue de cette image donnait envie de prier, de pleurer et d'être un saint.

Lorsque les moines la virent, ils se récrièrent d'admiration : et le prieur lui-même la déclara merveilleusement belle.

Donc, la croix sainte, la statue de la Vierge et celle de saint Gengoul furent placées où il avait été convenu.

L'église était presque achevée. Deux hautes tours flanquaient le portail, pareilles à des faisceaux de colonnettes et de clochetons. Norbert, animé d'un zèle fervent pour la maison de Dieu, passait ses journées sur les toits, au milieu de l'aérienne forêt de pierre, le long des galeries délicatement ajourées, parmi les monstres des gargouilles sous les arceaux des contreforts.

Même un soir, il ne redescendit point. Il voulait rêver là toute la nuit, à son aise, et surprendre les feux fantasques de la lune au travers de cette architecture.

Il était au sommet de l'une des tours, sur une plateforme dont la balustrade n'était pas encore posée. Il chercha s'il pourrait voir, de si haut, la statue de sa chère Vierge. Il se pencha, et, bien au-dessous de lui, crut distinguer les deux mains tendues hors de la niche.

Il se pencha un peu plus : son pied glissa, il tomba avec un grand cri.

Dans sa chute, il rencontra un échafaudage, rebondit sur le plancher, et fut renvoyé vers le pignon pointu de la façade, où s'élevait la croix de pierre.

De ses deux mains il s'agrippa aux bras du divin Crucifié : et son corps pendit dans le vide le long de la grande croix.

Elle était trop large pour qu'il pût la serrer entre ses genoux qu'embarrassaient d'ailleurs les plis de sa robe blanche.

Là, face à face avec le Christ, les cheveux hérissés d'épouvante, il le suppliait, humblement et furieusement, de le sauver. Puis il se mit à crier de toutes ses forces : mais les bons moines, étant en paix avec Dieu, dormaient d'un sommeil si profond que personne ne l'entendit. Des oiseaux de nuit, effarouchés, tournoyaient au-dessus de sa tête. Ses pieds grattaient la pierre, cherchant en vain un point d'appui. Ses doigts s'écrasaient sur les bras de granit. Ses ongles saignaient ; il sentait un poids énorme l'attirer en bas, ses doigts glissèrent, lâchèrent prise . .

— Au secours. Vierge Marie ! s'écria-t-il.

Et, de nouveau, il tomba . .

Il tomba sans se faire aucun mal, sur les deux paumes de marbre de la Vierge. Les mains miséricordieuses se relevèrent un peu pour le retenir.

Il s'y endormit comme un enfant dans son berceau . .

A l'aurore, les moines l'aperçurent. On dressa de longues échelles. Quand on arriva près de lui pour le délivrer, il dormait encore.

— Pourquoi me réveillez-vous ? dit-il.

Il ne conta à personne le rêve qu'il avait fait dans les bras de la Vierge, ni ce qu'elle lui avait dit.

Mais, à partir de cette nuit-là, il montra une dévotion très exacte pour le Christ Rédempteur, pour Marie Immaculée, et vécut dans la plus haute sainteté.

JEANNE D'ARC

Nous lisons dans les *Annales du Mont St Michel* :

.....

Tous les vrais enfants de la France tressaillent d'espérance et de joie depuis qu'il leur est permis d'entrevoir la béatification de la vierge lorraine.

Des fêtes splendides s'annoncent partout pour célébrer l'aurore de cette béatification si ardemment désirée et le *Te Deum* chanté à Saint Louis-des-Français, n'est que le prélude des démonstrations religieuses et patriotiques qu'on prépare à Paris, à Orléans, à Nancy, à Rouen et ailleurs.

À la première nouvelle de l'introduction de la cause, Orléans illuminait, le carillon sonnait joyeusement dans la vallée de la Meuse, et à Paris, place des Pyramides, M. l'abbé Garnier suscitait autour de la statue de Jeanne d'Arc une manifestation grandiose, acclamait l'héroïne dont Léon XIII impose l'étonnante histoire aux respects du monde entier.

Ce courant d'enthousiasme général a porté l'Association catholique de la jeunesse française à proposer à la signature de tous les Français âgés de 21 ans, une vaste pétition demandant aux pouvoirs publics de fixer au 8 mai la fête nationale de la France.

Le 8 mai, fête de saint Michel, fête de Jeanne d'Arc, fête nationale de la France ! Grande et noble idée que Dieu veuille bénir !

.....

“ Faire célébrer des messes en l'honneur non de Jeanne d'Arc elle-même, mais de ses Saintes, ou de saint Michel, pour obtenir sa prompte béatification, chanter des *Te Deum* en actions de grâces de l'introduction de sa cause, sont choses évidemment permises aussi, bien que ce soient des actes du culte public, puisqu'il s'agit en cela d'un culte rendu non à Jeanne d'Arc, mais à Dieu ou à ses Saints.”

L'HEURE DE LA MORT

Dous ne savons que bien imparfaitement ce que l'on voit, ce que l'on entend, ce que l'on éprouve dans ce dernier et ténébreux passage : une espèce de honte mystérieuse l'enveloppe comme un linceul.

Nous savons que ce grand acte a ses besoins tout spéciaux, ses détresses qui ne sont qu'à lui ; nous savons qu'au lit de la mort le visible et l'invisible semblent briser leurs limites et se rencontrer dans un formidable conflit dont presque toute l'horreur n'est saisie que par l'œil du mourant.

A réfléchir longtemps sur la mort, on en vient à s'étonner qu'un homme puisse mourir avec calme, tant les intérêts en jeu sont terribles, le moment décisif, les terreurs multipliées, tant la nature est complètement abandonnée et sans ressource. C'est tout un monde que nous sentons s'évanouir et nous manquer : et puis, rien que les ténèbres... l'espace... les mains de Dieu...

Qui pourrait sans frémir se sentir entraîné dans cet abîme ? Et cependant, quand les grâces et les miséricordes de Dieu sont-elles plus nombreuses, plus victorieuses, plus accessibles qu'à cette heure redoutable ?

La grâce change en une aurore véritable ce qui, pour la nature, n'est que la plus impénétrable obscurité, et les versets plaintifs du *Miserere* se transforment, malgré notre humilité, en un chant de triomphe : car les murailles, qui séparent le mourant de la céleste Jérusalem, sont si près d'être abattues, que l'éclatant *alleluia* du ciel vient surprendre et distraire l'amour contrit, tandis que les yeux se ferment sur le crucifix.

Le changement de la créature est cher au Créateur : précieuse aux yeux du Seigneur est la mort de ses saints. Ecoutez un beau trait tiré des révélations de sainte Gertrude. Un jour, qu'elle entendait un prédicateur insister fortement sur la sérieuse obligation qu'ont les mourants d'aimer Dieu par-

dessus toutes choses, et d'avoir de leurs péchés une contrition fondée sur l'amour, elle se prit à penser que c'était là une doctrine exagérée, et que si l'amour pur était nécessaire, bien peu mouraient comme il faut. Ces murmures intérieurs la troublèrent, et un nuage vint obscurcir son esprit. Mais Dieu lui-même daigna lui parler et dissiper son trouble. Il lui dit que, dans ce dernier combat, quand les mourants avaient, pendant leur vie, cherché à lui plaire et à mener une conduite chrétienne, il se révélait à eux avec tant de beauté et d'attraits, que son amour pénétrait jusque dans les replis les plus secrets de leurs âmes, et leur faisait, par sa seule présence, produire sans efforts, et comme naturellement, les actes de la plus parfaite contrition. Et je désire, ajouta le Seigneur avec bonté, que mes élus sachent combien je suis porté à les visiter dans ce moment suprême : je veux qu'on le publie, afin que les hommes ne comptent pas moins sur cette dernière miséricorde que sur toutes les autres que mon amour leur prodigue.

FABER.

Hommage de Byron à la Vierge Marie

Le sceptique lord Byron lui-même a été touché de tout ce qu'il y a de religieux et de suave dans l'heure de l'*Ave Maria*, le soir, au son de l'*Angelus*, à ce moment où le ciel et la terre semblent réunir ce qu'il y a de plus doux dans le monde de la nature et le monde de la grâce pour ravir notre âme. Écoutons-le :

Ave Maria ! sur la terre et les flots, cette heure céleste, ô Marie, est la plus digne de toi ! *Ave Maria* ! bénie soit cette heure ! bénis le temps, le climat, le lieu où si souvent j'ai senti dans tout son charme cette heure si belle et si suave descendre sur la terre ! la cloche au son grave se balançait dans la tour

lointaine ; les mouvantes vibrations de l'hymne du soir arrivaient jusqu'à moi ; aucun souffle n'agitait l'air couleur de pourpre tendre, et cependant les feuilles des bois bruissaient comme si la ferveur de la prière les eût fait tressaillir.

" *Ave Maria* ! c'est l'heure de la prière ! *Ave Maria* ! ô Marie ! permets que nous élevions nos regards vers ton Fils et vers toi ! *Ave Maria* ! oh ! que ton visage est plein de charmes ! que j'aime à contempler la colombe toute-puissante qui plane sur ta tête !.. Non ! ce tableau n'est pas une idole : c'est devant la réalité même que je me prosterne !.. "

A UNE INTIME.

" Tiens, jette-toi dans la pensée que tout ce qui nous plaît tant sur terre n'est absolument qu'une ombre, et que la vérité de tout cela est au ciel.

Et aimer, aimer, après tout, n'est-ce pas, sur terre, ce qu'il y a de plus doux ? Je te demande s'il n'est pas facile de concevoir qu'aimer l'amour même doit être la perfection de cette douceur. Et aimer Jésus-Christ n'est pas autre chose, pourvu que nous sachions l'aimer absolument comme on aime sur terre. Je ne me serais jamais consolée, si je n'avais pas appris que cet amour-là existe pour Dieu, et celui-là durera toujours."

ALEXANDRINE DE LA FERONNAYS.

ERRATUM (No d'Avril.)

Au lieu de Papolina—lisez Papolana—page 25.

Connaissiez—lisez connaissez—page 26.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

—Sa Grandeur Mgr Paul Larocque, évêque de Sherbrooke, célébrera, le 9 mai prochain, le 25^{ème} anniversaire de son ordination à la prêtrise.

* * *

Les Frères Prêcheurs.—Quarante Dominicains quitteront Lyon, France, et viendront établir un couvent dans l'état de New-York, en août prochain. Ils ont acheté l'Hôtel Tecumsett, à Sherman Park, comté de Westchester et y ouvriront une maison d'études. Cette colonie de moines ne comptera que des Français.

* * *

Le Très Révérend Père Soulier, supérieur général des Oblats, et le R. P. Antoine, ex-provincial du Canada, sont passés à Montréal la semaine dernière. On leur a fait une grande réception.

Les deux religieux sont partis incessamment pour le Manitoba et le Nord-Ouest.

AVIS ET INFORMATIONS.

1.—Nous recevons souvent des lettres de personnes qui oublient de donner leur adresse,—quelquefois même leur signature. Dans les endroits où c'est nécessaire, qu'on veuille donc toujours spécifier le nom de sa rue et le numéro de sa demeure.

2.—Les personnes qui s'abonneront au journal du 1^{er} au 15 d'un mois quelconque recevront le numéro de ce mois. Celles qui le feront dans la dernière quinzaine ne recevront que le numéro du mois suivant, si le tirage du mois précédent est épuisé.

3.—Chaque personne qui envoie de l'argent pour acquitter son abonnement à *La Voix du Prévieux Sang* recevra son reçu avec le numéro du mois suivant, si la lettre nous arrive avant le 25 du mois.

LE MEMORIAL

— DES MEMBRES DE LA —

Confrérie et de la Garde d'Honneur

— DU —

PRÉCIEUX SANG.

—:O:—

1. DÉVOTION AU PRÉCIEUX SANG.

L'OBJET de la Dévotion au Précieux Sang est, ainsi que son nom l'indique, le très Précieux Sang de Jésus-Christ, tel qu'honoré : 1o Dans ses sept principales effusions : la Circoucision, l'Agonie, la Flagellation, le Couronnement d'épines, le Portement de croix, le Crucifiement, l'ouverture du Sacré côté ; 2o Dans le calice du sacrifice de l'autel où il est perpétuellement offert ; 3o Dans les veines de Jésus-Hostie où il circule aussi réellement qu'aux jours de sa vie mortelle.

2. CONFRÉRIE DU PRÉCIEUX SANG.

SON BUT : Parvenir à l'amour de Notre-Seigneur et au salut, par le souvenir fréquent de la preuve d'amour qu'il nous a donnée en répandant tout son Sang pour nous racheter de l'enfer ; 2o Obtenir la conversion des pécheurs et la persévérance des justes.

CONDITIONS D'ADMISSION : Faire inscrire son nom de baptême et celui de sa famille dans le registre de l'Association.

OBLIGATIONS DES CONFRÈRES : Il n'en existe aucune de spécialement déterminée ; mais il convient d'adopter une pieuse pratique en l'honneur de ce Sang divin, du moins de se rappeler, de temps en temps, les douloureuses circonstances au milieu desquelles il a coulé.

3. GARDE D'HONNEUR DU PRÉCIEUX SANG.

SON BUT—1o Rendre au Sang rédempteur tous les hommages d'adoration, d'action de grâce et de réparation qu'il a droit d'attendre de nous ; 2o L'invoquer incessamment pour le salut des mourants ; 3o L'offrir comme rançon pour les âmes détenues au purgatoire.

SES TROIS CATEGORIES—La première est celle des Adorateurs qui s'obligent (non sous peine de péché) à faire une heure d'adoration par mois en présence du très Saint Sacrement. La 2e se recrute parmi les personnes malades, ou éloignées de l'église, ou circonstanciellement empêchées de faire leur heure d'adoration en présence du Très Saint Sacrement. La 3e est celle des Adorateurs *Aliés* qui s'unissent d'intention aux adorateurs eucharistiques, mais qui ne s'astreignent qu'à réciter sept fois, aux fins de la Garde d'Honneur, soit le *Gloria Patri*, soit le *Te ergo*, ou le *Pater* et l'*Ave*.

SES MOYENS—Les moyens essentiels que prescrivent les statuts de la Garde d'Honneur pour parvenir aux fins de celle-ci sont: 1o De s'unir d'intention à toutes les messes qui se célèbrent dans l'univers entier, durant le vingt-quatre heures, et d'offrir le Sang du calice aux diverses fins de la Garde d'Honneur, surtout pour obtenir la grâce insigne d'une bonne mort à tous les agonisants de ces vingt-quatre heures, et, plus particulièrement, à nos associés mourants.

[Chers confrères, faisons grand cas de cette intention, et efforçons-nous de mériter par la ferveur de nos supplications, que pas un seul garde d'honneur ne rende inutile pour son âme, par une mauvaise mort, le fruit du Sang répandu. Un jour, ce sera notre tour de comparaître au tribunal du souverain Juge !. . . . Si nous avons été fidèles à offrir le Précieux Sang pour les agonisants de chaque jour, nous pourrions compter sur cette grâce de la persévérance finale que nous aurons si souvent demandée pour les autres].

2o De pratiquer pieusement le *Signe de la Croix* et les hommages ordinaires *au crucifix*, c'est-à dire le regarder, le saluer, le baiser, même en public quand l'occasion s'en présente.

[Jésus n'a point eu honte de monter, pour notre amour, sur un gibet infâme, rougirions-nous de prouver que nous ne sommes point des ingrats ?]

3o De consacrer une heure, chaque mois, à l'adoration de ce Sang Précieux, à la reconnaissance, à la réparation et à la médiation.

CONDITIONS D'ADMISSION—1o Appartenir déjà ou s'adjoindre à la Confrérie du Précieux Sang ; 2o Faire inscrire son nom de baptême et son nom de famille dans celle des trois catégories de la Garde d'Honneur que l'on veut joindre.

Pour plus de détails, consulter le livret de *La Garde d'Honneur*, (5c) ou le *Manuel du Précieux Sang* (60c).

— o —

Nous prions instamment nos abonnés et toutes les personnes qui écrivent au monastère pour ce qui concerne *La Voix du Précieux Sang*, de vouloir nous rendre le service de toujours adresser leurs lettres comme suit :

“ LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG ”,

Monastère du Précieux Sang,

St Hyacinthe, P. Q., Canada.

— UN MOYEN DE —
S'ASSURER UNE SAINTE MORT.

Le vénérable P. de la Colombière raconte qu'un souverain pontife, sur le point de mourir, s'adressa à son chapelain et lui dit : " Quand vous me verrez à l'agonie, je vous prie de réciter trois *Pater* pour le salut de mon âme ", et il lui déterminait ses intentions pour chaque *Pater*. (Elles sont énumérées dans les trois prières qui suivent.)

Le pieux chapelain promit de réciter ces prières, et il le fit avec toute la dévotion possible. Peu après, le Pape, ayant quitté cette vie, apparut, resplendissant de gloire, à son chapelain, le remercia avec effusion en lui annonçant qu'il n'avait enduré aucune peine avant d'entrer au ciel.

Ces prières sont aujourd'hui insérées dans le *Ritual Romain* et les personnes qui les récitent de la manière suivante gagnent, chaque fois, une indulgence de trois cents jours.

+

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Notre Père etc., Je vous salue Marie, etc.

Seigneur Jésus-Christ, par votre sainte agonie et par la très dévote prière que vous avez faite sur le mont des Oliviers, quand votre sueur est devenue semblable à des gouttes de sang coulant à terre, je vous conjure d'offrir à votre Père céleste, et d'interposer entre lui et les péchés *de ce moment* cette même sueur de sang, que vous avez répandue, avec tant d'abondance, en face des terreurs de la mort ; et daignez, à l'heure suprême, le délivrer de toutes les angoisses et de toutes les douleurs qu'il éprouvera dans son passage à travers les tourments de la mort. Ainsi-soit-il.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Notre Père etc., Je vous salue, etc.

Seigneur Jésus-Christ, qui, pour le salut du monde, avez daigné mourir sur une croix si dure, je vous prie d'offrir à votre Père cette amertume que vous y avez supportée, surtout lorsque votre très sainte âme est sortie de votre corps béni, et de la lui présenter pour *ce péché agissant*. Je vous prie aussi de le délivrer, à l'heure de la mort, de toutes les peines et de tous les tourments qu'il craint d'avoir mérités pour ses péchés. Ainsi-soit-il.

+

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Notre Père etc., Je vous salue, etc.

Seigneur Jésus-Christ, qui avez dit par la bouche de votre prophète : " Je vous ai aimé d'une éternelle charité, et c'est pourquoi je vous ai attiré dans ma miséricorde ", je vous prie, par cet amour qui vous a fait descendre du ciel pour subir ici-bas toutes les souffrances de votre passion, de daigner offrir ce même amour à votre Père céleste pour *ce péché agissant*, et de le délivrer de toutes les peines et de tous les tourments qu'il redoute d'avoir mérités pour ses péchés. En vertu de cet amour, sauvez son âme et introduisez-la dans la béatitude éternelle. Ainsi-soit-il.

Puisque cette prière est si efficace, quelle abondante moisson d'âmes nous pourrions faire en la récitant, non seulement au chevet des mourants, mais encore en faveur de tous les agonisants de chaque jour !

Nous l'offrons à nos chers lecteurs sous cette forme, afin qu'elle puisse être encadrée et mise à la vue et au service de toutes les personnes qui voudraient s'aider à bien mourir, en se faisant auprès des âmes, par la prière, les auxiliaires de Jésus rédempteur.

OBJETS EN VENTE

AU MONASTÈRE DU PRÉCIEUX SANG.

CRUCIFIX (dits ensanglantés)

HAUTEUR DES CROIX ET PRIX Y CORRESPONDANT :
12 pouces : 75 cents ; 18 pouces : \$1.50 ; 28 pouces : \$5.00 ;
40 pouces : \$6.00 ; 48 pouces : \$12.00.

CROIX sur pied 24 pouces : \$1.00 ; 24 pouces : (avec
décoration en or) \$2.00 ; 20 et 24 pouces, (croix double,
or et velours) : \$4.00, \$5.00 ; 35 pouces, \$6.00.

Autres petits crucifix avec croix en plâtre (sans pied) :
40 cents.

*Toutes les croix sont en bois peint brun ou rouge, décou-
pées ou simples.*

MÉDAILLES DU PRÉCIEUX SANG ET DE LA S. VIERGE

En argent : 25c ; en cuivre : 10c la doz. : 1c l'unité.

STATUES COLORIÉES.

Statues du Sacré-Cœur, de la Sainte Vierge et de St
Joseph, 18 pouces : \$3.00.

La Sainte Face peinte sur le voile de Ste Véronique
(en plâtre), 18 pouces : \$3.00 ; Enfant Jésus (en plâtre
peint) : 50c, 75c.

SCAPULAIRES.

Scapulaires du Précieux Sang : 10c ; du Mont Carmel :
10c, 20c, 25c, 30c, 50c, 75c ; Effigies du Sacré-Cœur (sur
flanelle rouge) : 5c ; sur drap rouge : 75c.

IMAGES COLORIÉES.

Du Précieux Sang—avec prières pour une neuvaine,
etc : 5c ; de Jésus crucifié : 10c ; Images ou photogra-
phies de N.-D. de Pitié, décorées sur ivoirine : de 25c à \$1.

SOUVENIRS PIEUX SUR IVOIRINE.

Pour Pâques, Noël, le Jour de l'An, première commu-
nion, prêtrise, profession religieuse, autres circonstances
solennelles : de 25c à \$5.00.

OUVRAGES EN CIRE.

Enfants Jésus : \$15.00 ; avec crèche : \$20.00, \$25.00.

On exécute aussi, sur commande, toutes sortes d'ou-
vrages en cire : bouquets, croix, couronnes, ancras, etc.
On cire aussi les fleurs naturelles. PRIX MODÉRÉS.

LIVRES.

Mannel du Précieux Sang : 60c, 70c, 85c, \$1.00, \$1.40,
\$2.00, \$2.50, \$3.00

Book of the Elect. : 50c, 75c, \$1.25, \$1.75.

Méditations sur la Passion : \$1.00.

Année Liturgique : \$1.00.

